

pas. Il se livra au jeu, perdit ; il se livra au plaisir, s'usa vite, et bientôt ne fut plus lui-même. Il ne lui resta, pour donner quelques rayons de soleil à son existence flétrie que l'amitié, si peu expansive, mais durable de Roland, et, ce qui valait mieux, la sympathie toute de dévouement et de bon conseil d'une héroïne de vertu, Catherine de Larche, amie de Georgette.

Catherine de Larche, orpheline, et élevée par un oncle égoïste, capricieux et avare, avait appris le dévouement à l'école du sacrifice de soi-même, de la peine de tous les jours. Elle avait soigné le vieillard avec la tendresse d'une sœur de charité, se pliant à ses volontés, et pour récompense, n'avait reçu que des témoignages de froideur ou d'indifférence de cet homme dont les sentiments paraissaient s'être éteints. Catherine de Larche n'avait jamais connu les joies d'un amour partagé. Elle souffrait de son isolement, de sa solitude et éprouvait cette soif de bonheur, commune aux âmes d'élite. Par une de ces bizarreries du hasard aussi étranges qu'incompréhensibles, elle n'avait jamais considéré Kourouine autrement que comme un objet de pitié qui avait besoin de tendresse, et, malheureuse elle-même, elle lui avait toujours été une consolatrice de puissant secours. Il y avait même état d'âme entre ces deux amis. Kourouine aimait sans espoir, Catherine de Larche, on devait le soupçonner, avait aussi son amour, mais cet amour était caché au plus profond de son être. Dieu seul le savait.

C'est au milieu de ce cercle aussi étrange que diversement sympathique que Roland allait traîner son deuil et ses chagrins jusqu'au jour où la conquête du bonheur devait lui refaire une autre vie.

## II

Pendant que Roland, toujours enchaîné par ses souvenirs, ne voyait plus, dans l'avenir, qu'un désert et une solitude, le baron, son père, avait repris, en sous-main, ses projets d'alliance pour lui. Il avait étudié Catherine de Larche et il en était arrivé à voir, en elle, l'idéal rêvé. Rien, suivant lui, ne pouvait s'opposer à la réalisation du plan qu'il avait mûri. Il était de ceux qui n'attendent pas les événements, mais vont au devant. Quelque temps après le mariage de Georgette, il s'était présenté chez M. de Larche et lui avait demandé la main de Catherine, pour Roland. Mais sa proposition, formulé avec trop d'exigences de dot, avait été mal accueillie par son avare voisin. Lôt au retour de sa visite, le baron avait perdu beaucoup de son assurance. C'est à ce moment que Roland, engagé dans un entretien avec la baronne Du Pas, où la question de son mariage avec Catherine était débattue, pour la première fois le vit entrer.

—Voilà ton père qui rentre ! annonce la baronne.

C'était bien le baron, en effet, son chapeau haut de forme à la main, l'attitude aussi grave mais moins assurée qu'au départ. Il avançait lentement dans le salon, prolongeant ce silence inquiétant qu'il aimait à laisser régner autour de lui.

Oubliant les méfaits du petit Alexandre, Roland était pris d'une crispation intérieure, Mme Du Pas d'une légère défaillance. Enfin, le baron posa son chapeau sur une console, s'assit au coin du canapé et, de la façon la plus naturelle :

—Je suis donc allé à Larche, dit-il ; j'ai fait la demande...

—Vous avez fait cela sans mon aveu ? s'écria Roland indigné. Vous m'avez engagé ?...

Il se levait, fumeux. On le bernait,